

ORIENTALIA LOVANIENSIA
ANALECTA

25

INDIA
AND THE ANCIENT WORLD
HISTORY, TRADE AND CULTURE
BEFORE A.D. 650

Gilbert POLLET (ed.)

OFFPRINT

Professor P. H. L. Eggermont Jubilee Volume
Presented on the occasion of his seventieth birthday

DEPARTEMENT ORIËNTALISTIEK
LEUVEN
1987

QUELQUES MENTIONS GÉOGRAPHIQUES DU
ŚĀBARABHĀṢYA

Le *Śābarabhāṣya*¹ est le commentaire par Śabara des 2.745 *sūtra* rituels attribués au sage mythique Jaimini, le fondateur de la *Mīmāṃsā*. Malgré ses dimensions considérables — sa traduction anglaise par G.Jhā ne compte pas moins de 2.378 pages —, il ne fournit aucune information explicite sur le lieu et le temps où vécut son auteur. Comme tant d'œuvres de la littérature sanskrite, le *Śbh.* échapperait complètement à l'histoire si, au détour d'un débat liturgique ou d'une discussion linguistique, nous ne glanions quelques données qui nous éclairent indirectement sur la situation géographique, voire sur l'époque de Śabara. Ce sont elles que les pages suivantes s'attachent à rassembler et à exploiter.

Les rares mentions géographiques du *Śbh.* seront examinées par ordre d'intérêt croissant. La première concerne la région semi-mythique des *Kuru* du Nord (*Uttarakuru*), c'est-à-dire les contreforts de l'Himālaya et au-delà. En XI 1 8 (38), *Śbh.* note qu'elle est septentrionale par rapport à celle des *Kuru* du Sud (*Dakṣiṇakuru*), mais qu'il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y a rien plus au nord qu'elle. Il souligne ainsi le caractère relatif de certaines notions².

En I 1 6 (13), il est dit qu'un son produit à Srughna (aujourd'hui Khalsi), pratiquement à la source de la Yamunā, ne peut être entendu à Pāṭaliputra (aujourd'hui Patna), sur le Gange moyen, à plusieurs centaines de kilomètres à l'est. L'auteur illustre ainsi sa théorie selon laquelle le mot comme entité sonore (*śabda*) cesse d'être perçu là où s'arrêtent les ondulations de l'air, c'est-à-dire pas très loin de la source émettrice³.

¹ Abrégé ci-après *Śbh.* Le texte utilisé est celui du *Mīmāṃsākoṣa* de KEVALĀNANDASARASVATI, 7 voll., Wai (Satara), 1952-66, qui range les chapitres du *Śbh.* dans l'ordre alphabétique de leurs titres; trad. anglaise de G.JHĀ, Gaekwad's Oriental Series, voll. 66 (ici I), 70 (II), 73 (III), rééd. Baroda, 1974. Les références à Śabara comportent 4 chiffres; les 3 premiers renvoient respectivement à l'*adhyāya*, au *pāda*, à l'*adhikaraṇa* du *Śbh.*, le 4e entre parenthèses au *sūtra* de Jaimini. Les références au *Mīmāṃsākoṣa* (MK) renvoient au tome, à la page, à la colonne (a/b) et aux lignes.

² Texte, MK. III 1359a 10sv.; tr. JHĀ, III p. 2210.

³ Texte, MK. VII 3845b 7-8; tr. JHĀ, I p. 34.

Ailleurs, *Śbh.* relève que le fait pour quelqu'un (ici nommé Devadatta) d'être brâhmane à Mathurā (sur la Yamunā) est un signe de supériorité⁴.

Plus suggestives néanmoins sont les remarques de notre auteur sur les habitudes alimentaires de certains de ses contemporains. Comme de coutume, elles sont faites fortuitement, pour ainsi dire, au cours d'une discussion technique. Dans la prière «Tu es Dhānya; rassasie les divinités», il y a doute sur le sens du mot *dhānya*. Dénote-t-il le paddy, c'est-à-dire le riz non décortiqué, comme le voudrait un des controversistes? Ou, au contraire, s'applique-t-il hic et nunc au riz décortiqué, mais figurément (*lakṣaṇā*), comme le prétend l'adversaire. Et celui-ci d'alléguer un second exemple où il faut recourir à l'expression figurée pour sauver un énoncé de l'absurde. Dans la phrase *kāsikeṣu śālyo bhujyante/gāvaḥ pīyante* «Chez les gens de Bénarès, on mange du paddy et on boit des vaches», on doit évidemment entendre «vaches» au sens de «lait»⁵.

En *Śbh.* VII 1 1 (8), s'ouvre un débat passablement confus⁶ sur la notion théologique d'*apūrva*, «l'inédit», la force invisible qui, mise en marche par le sacrifice, perdure jusqu'à ce qu'il sorte ses effets visibles. Śabara trouve le moyen d'y glisser un détail géographique. Ce qui est dit d'un seul *apūrva* — remarque-t-il dans sa glose — vaut pour tous, de même que ce qui est affirmé d'un *Bāhika* est applicable à tous⁷. Or qui est ce *Bāhika* (ou *Vāhika*)⁸ à qui l'on préparera une nourriture à base d'orge (ou de blé?) (*yavānna*)? C'est, semble-t-il un habitant du Panjab, un ressortissant d'une de ces tribus (*Madraka*, *Jārtika*, *Āraṭṭa* etc.), qui vivaient hors du pays des Aryens (*Āryāvarta*) ou de sa partie occidentale (*Kurukṣetra*)⁹. Le *Mahābhārata*¹⁰ les tient en piètre estime, car elles boivent de l'alcool, mangent de l'orge grillé (d'où la remarque de Śabara), du bœuf à l'oignon, de la viande enfarinée et du riz bouilli.

Śabara revient encore en VIII 3 6 (22) sur ces *Bāhika*, pour souligner leur force physique. En effet, dit-il, de même que deux strophes *gāyatrī*

⁴ XII 4 14 (33). Texte, *MK.* VII 4107b 1-2; tr. JHĀ, III p. 2373. L'habitant de Mathurā est déjà mentionné par Jaimini au *sūtra* I 3 21.

⁵ IX 1 13B (39). Texte, *MK.* IV 2273b 1; tr. JHĀ, III p. 1470.

⁶ Texte, *MK.* I 242a-b; tr. JHĀ, II pp. 1237sv.

⁷ Formulation spontanée du principe logique *dictum de omni*.

⁸ Qu'on ne confondra pas avec un *Bāhlika/Vāhlika* «habitant de Bactriane/Balkh», D.C. SIRCAR, *Studies in the Geography of Ancient and Mediaeval Indiā*, Delhi 1971, p. 184.

⁹ SIRCAR, o.c., p. 187. Cette alimentation fondée sur le *yava* se distingue donc de celle de Bénarès (note 5) qui est à base de riz. Sur ce clivage, cf. aussi F. ZIMMERMANN, *La jungle et le fumet des viandes*, Paris (Gallimard) 1972, pp. 79sv.

¹⁰ *Karṇaparvan*, chap. 44. Texte dans l'édition de Poona, tome X, pp. 259sv.; tr. ROY, vol. X pp. 119sv.

(six fois huit syllabes) ont un nombre de syllabes égal à celui d'une seule strophe *jagatī* (48 syllabes), ainsi il faut deux *Kaurava* (habitants du *Kurukṣetra*) pour tenir tête à un *Bāhika*¹¹.

Tous ces passages réunis accréditent l'impression que Śabara était un homme du nord de l'Inde, puisque c'est à cette aire que font référence les rares informations géographiques qu'il nous transmet.

C'est toutefois une autre indication qui pourrait jeter quelque lumière sur l'époque où il vécut. Encore une fois, elle est de nature linguistique.

En X 1 12 (35), est débattu le sens du mot *caru*. S'applique-t-il à la substance oblatoire, c'est-à-dire au riz cuit, ou au récipient qui le contient? Pour étayer son point de vue, le partisan de la seconde solution affirme que le mot *caru* est usité au sens de «pot/jarre» de l'Himālaya au (Cap) Comorin¹². Même allégation en IX 2 25 (51) à propos du mot *parvan* «point du temps (*kāla*)» ou «groupement (*samudāya*)», ainsi qu'en IX 3 12 (32), au sujet du mot *pāti* qui inclut la nuance de «maîtrise, souveraineté (*ādhipatyā*)»¹³. Cette triple répétition est-elle sans signification particulière? Certes il n'y a rien d'anormal à désigner la totalité d'un territoire par ses deux extrémités, ni à considérer l'Himālaya comme la frontière septentrionale de l'Inde. En revanche, il ne va pas de soi, du moins à haute époque, que le Cap Comorin soit choisi comme sa borne méridionale. De nos jours, le Cap de «la jeune fille vierge (sanskrit *Kanyākumārī*; tamoul *Kaṇṇiyākumārī*)» bénéficie, en qualité de pointe extrême du sous-continent d'un prestige évident, quoique injustifié au plan purement touristique. Dans les années 1890 déjà, il servit de lieu de méditation au leader religieux Vivekānanda.

Auparavant, les *Purāṇa* tamouls (à partir du 10^e s., mais surtout au 16^e s.)¹⁴ ont célébré à l'envi les amours contrariées de la déesse vierge Parvatī et de Śiva, le dieu de Śucīndram (tamoul *Cucīntiram*), important centre religieux à 12 kms du Cap.

Ici comme là, les édifices religieux sont de date relativement tardive; les 17^e-18^e siècles à Śucīndram, où toutefois, l'occupation du site, bien plus ancienne qu'à Comorin, remonterait jusqu'au 10^e s.¹⁵. Au demeurant, toute la région a été, peut-être dès le deuxième siècle de notre ère, propriété des rois Pāṇḍya de Madurai, et a, dès lors, échappé au pouvoir

¹¹ Texte, *MK*. V 2981b 26-27; tr. JHĀ, II p. 1385.

¹² Texte, *MK*. III 1684a 27: *ā himavataḥ ā ca kumārībhyāḥ prayujyamāno drṣṭaḥ*. A noter que les 2 toponymes sont au pluriel. Pourquoi? Tr. JHĀ, III p. 1665.

¹³ Texte, *MK*. V 2587b 1-2 et VI 3165b; tr. JHĀ, III pp. 1546 et 1579.

¹⁴ Cf. D. D. SHULMAN, *Tamil Temple Myths*, Princeton 1980, pp. 349-50 etc.

¹⁵ Cf. K. K. PILLAY, *The Śucīndram Temple*, Madras 1953.

politique originaire du nord et à la culture sanskrite. Voilà qui explique que le Cap Comorin nous soit connu par Ptolémée (140 ap. J.-C.)¹⁶, bien avant qu'il ne fasse son apparition dans la littérature sanskrite, où il reste d'ailleurs en relatif retrait¹⁷. Quant à la religion brahmanique, elle s'est sans doute répandue jusque dans l'extrême sud, mais les langues locales ont résisté au sanskrit.

Ceci étant, la mention répétée du Cap Comorin chez Śabara pourrait être plus que fortuite. Elle s'expliquerait bien par la mise en relief, à l'époque de notre auteur, de cette partie de l'Inde, suite à un événement qui aurait eu des échos jusque dans les cénacles *mīmāṃsaka*. Si donc on parvient à préciser ce que fut cet événement, et pourvu qu'il fût datable par ailleurs, on aurait ipso facto un indice pour déterminer l'époque de Śabara, laquelle reste jusqu'à présent un point d'interrogation.

On tient pour vraisemblable que les *sūtra* de Jaimini sont contemporains tant du *Kātyāyana-śrautasūtra* que des *Vārttika* de Kātyāyana à la grammaire de Pāṇini, et on les situe entre 250 et 100 av. J.-C.¹⁸. L'autre date-pivot est celle que Frauwallner assigne à Śabara: les alentours de 500 ap. J.-C., puisque — dit-il — le *Bhāṣya* cite un «Glossateur» (*Vṛttikāra*) qui aurait délivré son enseignement entre 450 et 500 ap. J.-C.¹⁹. On notera que la date de Frauwallner est la plus tardive de toutes celles envisagées pour Śabara, et représente ainsi un terminus ante quem au delà duquel on ne peut descendre. Il faudra donc repérer entre 100 av. J.-C. au plus tôt et 500 ap. J.-C. au plus tard un événement assez marquant pour avoir propulsé le Cap Comorin sous les feux de l'actualité, pour avoir donné l'impression que le sanskrit était en passe de conquérir l'Inde entière et que l'aryanisation marquait des points décisifs vers le sud.

Or il n'en est qu'un qui réponde à ces critères: c'est l'expédition vers le sud du sous-continent que l'empereur Samudragupta entreprit vers le

¹⁶ Cf. J. FILLIOZAT, *La valeur des connaissances gréco-romaines sur l'Inde*, *Journal des Savants*, Avril-juin 1981, p. 122.

¹⁷ Retenons une référence assez sibylline en *Mahābhārata*, *Aranyakaparvan*, chap. 86, 11 (éd. Poona III, p. 316; tr. Van Buitenen II, p. 401), et 2 autres dans le *Brahmāṇḍapurāṇa* II 16 11 et III 13 28.

¹⁸ Cf. A. PARPOLA, *On the Formation of the Mīmāṃsā*, *WZKS* 25, 1981, p. 151 citant V. G. PARANJPE, *Le Vārtika de Kātyāyana*, Paris 1922, pp. 76sv.

¹⁹ *Materialien zur ältesten Erkenntnislehre der Karmamīmāṃsā*, Österreichische Ak. d. Wiss., Philos.-hist. Kl., Sitzungsber. 259/2, Vienne 1968, pp. 100-101. Les doctrines du «Glossateur» sont exposées par Śabara quand il commente le 5e *sūtra* de Jaimini (tr. JHĀ I pp. 10 sv.). P. V. KANE, *History of Dharmasāstra V* (Poona 1962), p. 1197 et D. V. GARGE, *Citations in Śabara-bhāṣya* (Poona 1952), p. 26 le placent entre le 2e et le 5e s. de notre ère.

milieu de son règne, c'est-à-dire vers 350 ap. J.-C.²⁰. De ses succès, il fit état dans la célèbre inscription gravée sur le pilier d'Allahabad²¹. Certes il ne parle pas du Cap Comorin qu'il n'a pas atteint, mais ce raid le mena au moins jusque Kāñcīpuram, non loin de Madras. Il se vante d'en avoir détrôné le roi Pallava. Il fêta ensuite sa victoire en célébrant le «sacrifice du cheval» (*aśvamedha*), réservé dans le rituel védique aux triomphateurs. Tout cela doit avoir frappé les esprits.

Par ailleurs, c'est vers la même époque que fleurit, à l'est de Bombay, entre la haute Godāvārī et la Tāptī, le royaume des Vākāṭaka²². Son plus glorieux représentant, Pravarasena I, prit le titre de «roi universel» (*saṃrāj*), et célébra lui aussi à plusieurs reprises le «sacrifice du cheval»²³. D'autre part, ce sont les Vākāṭaka qui introduisirent le sanskrit au lieu du prakrit dans leurs inscriptions. Témoin cette plaque de cuivre, découverte à Bāsim, district d'Akola, au Mahārāṣṭra, et qui date du règne de Vindhyaśakti II (entre 355 et 400)²⁴.

Le demi-siècle qui va de 350 à 400 ap. J.-C. est donc faste pour le sanskrit et le ritualisme védique que la *Mīmāṃsā* et son représentant le plus éminent, Śābara, se flattent de défendre et d'expliquer. Celui-ci est vraisemblablement un homme de l'Inde du nord. Il en cite quelques régions et villes; il en connaît certaines habitudes alimentaires²⁵. En revanche, il prête indirectement aux habitants du sud quelques traits démoniaques²⁶. Contemporain de l'expédition vers le sud de Samudragupta, son empereur; informé de l'attachement des princes Vākāṭaka aux rites védiques, il ressent une légitime fierté à voir le sanskrit et le brahmanisme atteindre les zones les plus lointaines du sous-

²⁰ L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, Paris 1935, pp. 37sv.

²¹ Publiée par D. C. SIRCAR, *Select Inscriptions bearing on Indian History and Civilization*², Vol. I, Delhi 1965, pp. 254sv. Notons que l'inscription mentionne, parmi les peuples soumis au nord, les Madraka, branche des Bāhika que Śābara cite par deux fois (*supra*, p. 168), cf. S. CHATTOPADHYAYA, *Early History of North India 200 B.C.-A.D. 650*, Calcutta 1958, p. 159.

²² LA VALLÉE POUSSIN, *op. cit.*, pp. 190sv.

²³ Cf. V. V. MIRASHI, *Inscriptions of the Vākāṭakas* (CII), Ootacamund 1963, Introduction, p. XIX. Pravarasena aurait régné de 270 à 330.

²⁴ D. C. SIRCAR, *op. cit.*, p. 430; V. V. MIRASHI, *op. cit.*, p. 93.

²⁵ Un certain nombre d'entre elles sont évoquées dans le *Śbh.* sans localisation géographique précise. Pour autant qu'on puisse en juger, elles s'appliquent à la cuisine de la région de Mithilā (Tirhut), cf. U. MISRA, Appendice à G. JHĀ, *Pūrvamīmāṃsā in its sources*², Bénarès 1964, pp. 17-19.

²⁶ *Śbh.* I 3 8 (15 18 19). Texte, MK. VII 4535a 20, 4538a 7-8 et b 16-17; tr. JHĀ, I pp. 108-109: les cheveux noirs, le corps trapu et les yeux rouges sont typiques des gens qui célèbrent la fête de l'*ahnīnaibuka*, c'est-à-dire des gens du sud.

continent. On peut toujours décréter que cette mention du Cap Comorin est de loin postérieure aux circonstances précitées ou qu'elle n'est qu'un cliché. Il est toutefois plus stimulant pour la connaissance de Śabara et de son œuvre qu'elle soit l'écho d'un événement historique qui avait réussi à perturber l'activité intemporelle des pandits *mīmāṃsaka*.

B-4800 Verviers (Belgium)
17, rue des Coteaux

J. M. VERPOORTEN